
Quand le cliché fait peau neuve

Le cliché en traduction
Sous la direction de Paul Bensimon
Palimpsestes, n° 13
Revue du Centre de recherches en traduction
et communication transculturelle
anglais-français / français-anglais (TRACT)
Presses de la Sorbonne Nouvelle, octobre 2001

« Et quand vous tombez sur un cliché ? Vous le traduisez par quelque chose de moins éculé ? » La question n'en est pas une ; elle quête la confirmation. Traduire, n'est-ce pas l'occasion (rêvée) d'expurger un écrit de ses clichés, ces pelés, ces galeux qu'on nous a dressés à bannir de nos rédactions d'écolier ? Tentation de répondre d'une boutade : au fond, toute langue n'est que clichés, plus ou moins fossilisés ; tout cliché a été trouvaille un jour, le traduire lui rend sa virginité ; bien placé, le cliché a sa place... Mais foin de facilités. L'interviewé soupire « Ça dépend » et se lance bravement.

Au vrai, *ça dépend* tellement que le cliché avait fait l'objet, en octobre 1998, d'un colloque entier du TRACT, deux jours n'étant pas de trop pour l'examen du dossier. Le numéro 13 de *Palimpsestes* regroupe les interventions, enrichies de contributions neuves et d'une moisson de textes de référence. Malgré la diversité des approches (douze angles d'attaque, le cliché... sous toutes ses facettes), une conclusion s'impose : aussi rebattu qu'il soit, le cliché regorge de sens, et ces strates ne facilitent pas la transposition.

Passagers clandestins

Le double jeu du cliché n'a guère de secrets pour Ruth Amossy qui en a fait l'un de ses champs de recherche. D'emblée, elle clarifie les termes,

distingue le *cliché* (figure de style usée) de son comparse le *stéréotype* (représentation figée), et fait observer qu'un mot unique peut être cliché à lui seul, telle la « transparence » en politique et autres... incontournables. Elle souligne comment le cliché complice – encore plus courant que le cliché moindre effort – tend à renvoyer aux implicites du stéréotype. Et c'est là que bute la traduction, telles ces histoires drôles qui ne sont drôles qu'à grands renforts d'explications. Les anecdotes données en exemple, à base de stéréotypes ethniques, sont sur ce point édifiantes. Sans notes de traducteur, point de salut ; toute une « couche d'implicite » est perdue.

Le casse-tête des stéréotypes ethniques rejoint celui, plus épineux encore, que soumet Jean Sévry : comment traduire ces parlers que les littératures, de tout temps, ont prêtés aux serviteurs, de Sancho Pança à Sganarelle en passant par l'oncle Tom de la case du même nom, leur attribuant gaillardement une langue qui n'était pas la leur ? Si les littératures coloniales ont balancé, sans convaincre, entre « parler nègre » et « parler africain noble », les littératures africaines modernes réinventent des parlers à consonances populaires, mais en traduction le problème demeure : comment transposer une langue « qui n'a pas de réalité sociolinguistique et qui reproduit des clichés » ? En prime, des textes de référence savoureux, dont une fable camerounaise en mâtiné franco-anglais qui vaut son pesant de *n'dolé*.

Cela dit, les « passagers clandestins » véhiculés par le cliché (images, références culturelles, style, âge de l'auteur ou du capitaine) doivent-ils toujours, tous, à tout prix, être restitués à l'arrivée ? C'est la question que pose Daniel Gile, qui évoque le cliché malheureux – il existe – et préconise, en pareil cas, la discrète substitution par une formulation mieux venue, dans un esprit de fidélité au sens. Rappelant que le traducteur peut se voir tirailé entre les intérêts « pas toujours convergents, ni même compatibles » des parties concernées, auteur, lecteur, donneur d'ouvrage, D. Gile dégage le concept de loyauté professionnelle prioritaire, notion rarement évoquée dans les colloques littéraires. Certes, nous sommes ici dans une optique de traduction générale et non de grande littérature. Mais la frontière est-elle si nette entre les deux pôles ? Et la démarche décrite, « orientée sur les intentions et la réception », ne s'applique-t-elle pas à nombre de travaux, domaine littéraire compris ?

La veuve de Carpentras et la lectrice d'Harlequin

Intentions et réception priment aussi, selon Nicolas Froeliger, dans la traduction technique. Pour lui, le cliché révèle ce qui sépare sa spécialité de la

traduction littéraire. En principe, dans la langue technique, le cliché n'a pas cours, la notion même d'usure étant absente. L'image ne vieillit pas ; elle est soit consacrée, soit éliminée. Pourtant, à mieux y regarder, les textes techniques regorgent de *déjà-dit*, de *préconstruit*, de lieux communs, tels ces stéréotypes de l'économie que sont la « veuve de Carpentras » ou la « ménagère de moins de cinquante ans ». Dans des écrits aspirant à la monosémie, formules ressassées et stéréotypes deviennent toile de fond sur laquelle ne tranche que mieux l'énoncé novateur. Quant au sort à réserver à ces clichés en traduction, tout dépendra du destinataire. Et c'est sans doute là qu'il faut voir, estime N. Froeliger, la différence essentielle avec la traduction littéraire. Le traducteur littéraire « s'approprie la langue spécifique de l'auteur spécifique qu'il traduit », le traducteur technique « s'approprie la langue standard de sa communauté cible ». Pour ce dernier, le texte d'arrivée diffèrera de façon si flagrante suivant le destinataire que la traduction, à la limite, pourrait avoir lieu au sein d'une même langue, en fonction du public visé.

La part belle au destinataire, l'adaptation des clichés à ses attentes supposées ne sont pas réservées à la traduction technique. Familières à bien d'autres genres, elles atteignent des sommets comiques dans la traduction des romans Harlequin. Ici, nous montre avec humour Maïca Sanconie, le texte est entièrement retaillé aux mensurations de la culture-cible, ou plutôt de ses fantasmes. Chic français et régime minceur (dans l'exemplier, la version française est toujours plus svelte d'un quart), la *drop-dead gorgeous blonde* dotée d'*an eye-popping figure* devient une simple *apparition à silhouette de rêve*, et les métaphores crues, du type « Georgia's heart flapped around behind her ribs like a chicken trying to save its neck from the hatchet » sont gentiment euphémisées, au point que Georgia, en v. f., se contentera de « presque défaillir ». Clichés et stéréotypes s'enfilent... comme des perles, clichés de départ dûment reconvertis en clichés d'arrivée, et le plus drôle est sans doute cette mise en abîme parfaite lorsqu'un héros observe in petto « Quel cliché ! » astucieuse manière de désamorcer la critique tout en affirmant que mais si, mais si, la réalité, la vraie, est truffée de clichés Harlequin.

De solides réserves de clichés

Le traducteur Harlequin, on le voit, a tout intérêt à disposer d'un copieux stock de clichés ; mais sur ce point diffère-t-il tellement de ses confrères ? Non, si l'on en croit William Desmond qui nous donne – langue dans la joue – sa contribution de praticien, ou plutôt de « bricoleur » puisque telle est sa définition du traducteur : « un type qui va dans son atelier et farfouille parmi les objets ou fragments d'objets qu'il a pu récupérer pour

fabriquer ou réparer quelque chose ». Dans cette optique, le traducteur, n'ayant par définition pas accès aux pièces d'origine, gagne à se constituer une abondante réserve de mots, d'expressions, de tournures « et, bien entendu, de clichés ».

Réhabilitant gaiement le cliché (convoqués à la barre : Gide, Montherlant, Rivarol), W. Desmond nous enjoint de ne pas crier « haro sur le poncif » du plus loin que nous l'apercevons. Pourquoi nous priver de lui dès lors qu'il « dit bien ce qu'il veut dire » et le dit sans prétention, bref, dès lors qu'il « fait mouche » ? Mieux : pourquoi ne pas en jouer ? Qu'est-ce qui interdit même d'introduire – de préférence avec doigté – des clichés là où il n'y en a pas, si l'effet est heureux et dans l'esprit de l'original, niveau de langue et intentions de l'auteur compris ? Pas de doute, le traducteur aussi a le droit de s'offrir « le luxe suave de détourner le cliché ».

Ces précieux tiroirs débordants de clichés – pièces d'origine, pièces de rechange –, et si les dictionnaires nous les offraient tout faits, bien rangés ? Hélas, ils n'en sont pas encore là, estime Fabrice Antoine qui nous entraîne dans les cuisines où se concoctent les dictionnaires bilingues, officines qu'il connaît de l'intérieur pour y avoir mis la main à la pâte, aux éditions Harrap's notamment.

Authentiques « conservatoires de clichés », puisqu'en enregistrant ils entérinent et donc rendent prévisibles les combinaisons de mots, ces outils laissent dans le flou deux notions capitales : fréquence et prévisibilité. Pour différencier le cliché, hautement prévisible, de l'exemple, simplement possible, un sigle du type *usé* serait précieux, assorti d'indications d'époque et de degré d'usage. Reste que le label « cliché » n'a rien d'objectif, et surtout que la traduction du cliché exige une confortable motte de contexte. Pour offrir le plus large éventail de traductions possibles – et non interchangeables – à une collocation (jolie notion, les mots *colocataires*), avantage au dictionnaire électronique, moins tenu à l'économie que ses homologues de papier. En attendant, tout en examinant comment améliorer l'outil, F. Antoine nous offre un mini-test comparatif des ouvrages sur le marché, et un encouragement à puiser dans nos stocks personnels, voire à inventer nos clichés si rien de ce qui est proposé ne nous convainc.

Dans les profondeurs du cliché

Plus le texte est poétique, plus le cliché se charge de sens et moins le dictionnaire a de chances de se montrer d'un grand secours. Cette solitude du traducteur face à l'écueil, Ruth Amosy l'a déjà suggérée en introduction

lors de son tour d'horizon, avec la traduction anglaise du mot « troupeau » dans *La débâcle* de Zola et *Le grand troupeau* de Giono. Dans le premier texte, le choix – légitime – de vocables variés suivant les occurrences sape la force symbolique du terme, amplifiée dans l'original par son retour en leitmotiv. Dans le second, le titre choisi, *To the Slaughterhouse*, réduit en la canalisant la multiplicité des sens déployée au fil du roman. Et rien ne dit que ces appesantissements auraient pu être évités.

Plus rêveur encore laisse la démonstration de Jany Berretti autour d'un cliché dans Hamlet, au début du récit de la mort d'Ophélie :

There is a willow grows aslant a brook,

That shows his hoar leaves in the glassy stream;

À partir de ce *glassy stream*, association déjà plus si neuve du temps de Shakespeare, mais puissamment repoétisée par la musicalité du contexte, et à partir de dix traductions françaises du passage, Jany Beretty nous entraîne – vertige par bonheur sans noyade – derrière le miroir de ces deux mots, et dévoile tout ce qu'ils peuvent contenir de l'univers de Shakespeare et du monde élizabéthain. Avec cette conclusion mélancolique qu'« il n'existe pas dans une autre langue, en un autre temps, d'équivalent donné ». On se console en se disant qu'un texte est une étoffe, une tapisserie qui ne se réduit pas à deux points, trois fils, mais un brin d'abattement persiste.

Toujours en littéraire pur, côté mission (quasi) impossible, c'est *Moby Dick* et ses versions françaises qu'Isabelle Génin convoque pour montrer comment des « métaphores pas si mortes » s'éveillent tels des « volcans endormis » sous l'effet du contexte ou du dialogue avec des métaphores vives. Melville convie son lecteur à une « lecture-déchiffrement, active et complice » en l'équipant dès le premier chapitre, avec l'étymologie de *whale*, de sa propre « pioche linguistique ». Ces métaphores revivifiées sont autant de pièges pour le traducteur, tant la voie est étroite entre soulignement laborieux et passage à la trappe. Mais I. Génin l'invite à « se faire archéologue, à l'écoute des résonances de la langue de départ, puis explorateur de la langue d'arrivée, et visionnaire pour y découvrir des possibilités insoupçonnées ou oubliées ». Comment mieux définir le métier lorsqu'il nous mène sur les chemins de crête ? Et de conclure en soulignant que, dans ce type de défi, la traduction « peut véritablement s'affirmer comme un acte d'écriture ».

Le cliché réinventé

La traduction comme acte d'écriture, c'est le cœur même de l'article de Michael Oustinov – dont l'intitulé, cependant, a de quoi démoraliser : *Clichés et auto-traduction chez Nabokov et Beckett*. Comment ? Narguer le

simple soldat avec les trouvailles d'auto-traducteurs, ces privilégiés à qui tout est permis ! Mais Oustinov n'est pas de « ceux pour qui écriture et traduction font désespérément chambre à part ». Certes, le palais des glaces où il nous entraîne éblouit à l'infini – clichés infléchis, réinfléchis, télescopés au travers d'une récréation jubilatoire –, mais la visite s'assortit d'une interrogation. Séparer radicalement traduction mercenaire et auto-traduction ne revient-il pas à dire, au fond, que dans l'œuvre auto-traduite aucune des deux versions n'est tout à fait autonome – qu'elles seraient en quelque sorte sœurs siamoises ? N'est-on pas en droit d'estimer plutôt, avec Henri Meschonnic, qu'une traduction peut être « version à part entière de l'œuvre dont elle dérive » ? Une brillante étude sur la traduction du cliché, « véhicule vivant du style » – où l'on voit un papillon posé ruiner tout un équilibre –, doublée d'une réflexion sur le couple poétique et traduction.

Jouer avec le cliché, s'autoriser à en jouer : la nécessité de cette approche libre, dictée par la « duplicité » du cliché, est aussi la conclusion d'Anna-Louise Milne, à partir des écrits de Jean Paulhan sur la traduction et le lieu commun. Et si les sous-titres traduits d'un article de magazine lui semblent plus satisfaisants – plus réjouissants – que le rendu d'un poème de T.S. Eliot par Pierre Leyris et Saint-John Perse (observations pénétrantes, quoique un peu décourageantes), n'est-ce pas justement parce que, l'enjeu étant plus léger, le matériau plus léger, le traducteur a pu travailler sans inhibition aucune ?

Cette traduction joyeuse et débridée – ce qui ne signifie pas en roue libre, ni que les mots viennent d'eux-mêmes –, on la retrouve comme une fête dans la bande dessinée (grande consommatrice de clichés), témoins les avatars anglais des séries *Asterix* et *Tintin* présentés par Catherine Delesse. Le détournement du cliché y est pratiqué à haute dose, et les traducteurs ont ici clairement sauté sur chaque occasion, bien décidés à exploiter tout ce que leur langue offrait de drôle. Ce n'est plus cliché pour cliché, c'est en veux-tu en voilà ! À cet article foisonnant d'exemples, on ne saurait faire qu'un reproche : il pousse à ressortir les vieux albums des étagères et à courir s'acheter leurs traductions dans toutes les langues pratiquées.

En résumé, un *Palimpsestes* d'une étonnante richesse autour de cette modeste unité linguistique, le cliché. Traducteurs, à vos trébuchets... Et que Paul Bensimon me pardonne d'avoir un peu bousculé la composition de son bouquet. L'idée n'était pas d'en faire une nature morte, mais d'inciter à y regarder de plus près – et puisse ce vieux cliché se faire réalité.